

## Le Vieux Tzigane (note du traducteur)

Depuis longtemps, je suis amateur de poésie, oserai-je dire poète moi-même, après tant de vers lus, tant de vers murmurés et parfois tracés sur la page? Fascinant mystère que ce combat contre les mots où s'affrontent dans l'arène le poète en habit de lumière, contraint à donner le meilleur de son âme, et la bête sombre du langage qui charge parfois et plus souvent se dérobe. Pourquoi à chaque époque, dans la langue ordinaire pour l'obliger à chanter, à exprimer ainsi une pensée plus profondément que ne le permettent les vocables, les rythmes de tous les jours, cependant conçus pour cela? Et, tandis que ce cheminement quotidien de la langue, voire la danse infiniment plus expressive d'un idiome à un autre, pourquoi cette quasi-impossibilité de traduire la poésie? Pourquoi la lumineuse majesté de Virgile, l'allègre fantaisie de Dante, l'ardente invocation de Shelley, la mélancolie aérienne de Shakespeare, l'amantine rigueur de Pouchkine ne nous parviennent-elles plus que déformées, engluées dans une prose grise ou dans des vers auxquels la nécessité de garder un sens imposé a bien souvent rongé les ailes?

Telles sont quelques-unes des éternelles questions que soulève la traduction de la poésie et que je retrouvais une fois de plus, empoignées à bras de corps par un grand nombre de participants, poètes, traducteurs, professeurs, dans les Actes d'un Colloque sur la Traduction Poétique de décembre 1972 publiés en 1978 à la NRF. Une préface d'Etiemble, président obligé de ce colloque, une postface de Roger Caillois encadraient avec autorité et charme les compte-rendus des débats des différents ateliers ou des communications touchant la traduction de la poésie à partir d'une dizaine de langues. L'ouvrage commençait par un article de Georges Kassai sur les difficultés que rencontre le traducteur de la poésie hongroise et se poursuivait par une étude de André Karátson sur seize versions françaises du Vieux Tzigane de Mihály Vörösmarty. Une quinzaine de poètes français de renom rassemblés par Ladislav Gara s'étaient efforcés de transposer en vers, chacun à leur manière, à partir d'une version littérale en prose, le célèbre poème hongrois. Une seizième version, dite synthèse, avait été établie en commun à partir de tentatives individuelles. Comment le vieux traducteur de poèmes, l'adepte convaincu de la traduction des vers par les vers que je suis, n'aurait-il pas été passionné en découvrant, c'était vers la fin de 1983, cette entreprise déjà ancienne?

L'une des difficultés, parmi celles, innombrables que soulève la traduction poétique, résidait évidemment en ceci qu'aucun des interprètes n'avait, non plus que moi, accès direct à l'original. Il ne pouvait se faire du rythme, du ton général de l'oeuvre, de ses connotations, de son sens, de ses nuances qu'une idée de seconde main, malgré la version littérale, malgré les indications précieuses (et parfois déroutantes) qu'il recevait des experts. Vers assez timidement rimés ou

assonancés, vers sans rimes, alexandrins, décasyllabes, octosyllabes, prose, je dois avouer que tous ces textes, dont par surcroît n'étaient reproduites que la première et la dernière strophe, ne me donnait guère une fameuse idée du poème hongrois. Non qu'ils n'eussent çà et là leurs trouvailles, mais ils manquaient presque tous, me semble-t-il, de conviction. De plus, leur présence simultanée et tronquée achevait d'atténuer jusqu'à éteindre la flamme que l'un ou l'autre aurait pu conserver encore. Car rien ne nuit plus à un poème que les *variantes*, la révélation au lecteur que ce qu'il a sous les yeux n'est pas cristal, pierre précieuse inaltérable et définitive, mais une ébauche indécise, évolutive, aléatoire. Presque seule en fin de compte, l'honnête et précise version littérale - qui avait l'avantage, c'est vrai, d'être citée en entier - suggérerait vraiment la présence d'une grande oeuvre, à condition d'y ajouter par la pensée ce rythme ardent, ce chant sauvage du violon dont parlait le commentateur et que laissaient pressentir par endroits la nervosité, la précipitation, l'accélération du texte.

Insensiblement, je me laissai tenter par l'idée d'essayer à mon tour. J'avais sous mes yeux le mot-à-mot français pour rendre translucide (non certes d'une transparence totale) le texte hongrois dont la forme extérieure (par exemple la longueur des vers, la disposition des rimes) m'était aussi offerte. Un commentaire détaillé m'éclairait sur l'esprit de l'oeuvre, sur maintes détails de sens, sur le rythme français que les essais antérieurs avaient, disait-on, fait ressortir comme le plus approprié, le décasyllabe à coupe 5/5 (mais mon ami Jean-Luc Moreau, grand traducteur devant l'Éternel, ne partagea pas cet avis...). Ainsi se réalisa cette dix-septième version que l'on me demande aimablement de reproduire.

J'eus à l'époque l'audace d'envoyer, avec d'autres poèmes, à Pierre Emmanuel, l'un des poètes participants au "concours" initial, mais qui avait abandonné après la première strophe. Quelques semaines à peine avant sa mort, il me répondit avec une extrême courtoisie, m'écrivant notamment: *...Peut-être la meilleure illustration en est-elle la traduction du Vieux Tzigane que j'avais été incapable de mener à bien, bien, au grand regret de mon ami Ladislav Gara. La vôtre est vraiment extraordinaire, romantique à souhait et d'une rigueur de langage que je vous envie. Merci de me l'avoir communiquée: je la glisserai dans l'anthologie des poètes hongrois...* Mais un ami hongrois connaissant bien la langue, le poème, la poésie en général m'exposait tout autrement son point de vue: *Malheureusement Vörösmarty est intraduisible en langue française (...). Le français est logique et exact, le hongrois ne l'est pas. D'un certain point de vue, c'est évidemment un désavantage, mais peut-être que cela prête quelquefois une force inattendue à l'expression. Ce n'est pas du clair-obscur, pas du tout, c'est plutôt la magie de Monet, mutatis mutandis naturellement. De sorte que Le Vieux Tzigane est traduit; l'image y est, les mots sont exacts, mais le rythme et la force n'y sont pas.*

Est-il utile de préciser, pour conclure, ce que j'ai voulu faire? Ce que j'essaie dans chaque traduction de poème: respecter d'aussi près que possible le sens littéral, aboutir à un texte qui soit un poème en français, être fidèle également, ou plutôt avant tout, à la voix personnelle de l'auteur; je devrais ajouter également puisqu'il s'agit d'une langue dont je n'ai aucune notion, *dans la mesure où je puis la percevoir*. Je réclame donc, sinon un impossible acquittement, du moins les circonstances atténuantes.

